

Embrassez-moi ; recueillez, cher Azor,  
Ce grand secret, mon meilleur héritage."

Le père mort, Azor de supputer  
Ce que pourrait valoir, en long, en large,  
Le cher défunt ; comment le transporter ?  
Quatre chameaux y trouveront leur charge.  
Le compte fait, il eut soin promptement  
D'exécuter le rare testament.  
Mais à l'instant où, pour lever ses doutes,  
Il eut au plus versé deux ou trois gouttes,  
Il s'aperçoit, quelle surprise, ô Dieu !  
Que Mélédin donne un signe de vie,  
Puis, du remède ayant reçu trop peu,  
Retombe. . . Azor s'épouvante, s'écrie,  
Ne songe plus, dans son trouble indiscret,  
A la fiole : elle tombe, se casse ;  
Tout l'élixir se répand. O disgrâce !  
On n'en a point retrouvé le secret.  
Ainsi le ciel de tous trois fit justice  
Ainsi chacun fut puni par son vice.

Dans ce tableau j'ai peint en raccourci  
Les traits hideux de beaucoup de familles,  
Chez nous du moins qu'il n'en soit pas ainsi,  
O mes enfants, ô mes aimables filles !  
Ce pauvre père un jour vous quittera ;  
En vous quittant il vous regrettera ;  
Mais, après lui, vous direz, je l'espère,  
En consolant votre excellente mère :  
Que ne peut-on racheter à prix d'or  
Un bien si grand ! une tête si chère !  
Que n'avons-nous à donner un trésor !  
Nous l'offririons pour revoir notre père.

Vous le direz ; oui, je n'en doute pas ;  
Les bons parents n'ont point d'enfants ingrats.

ANDRIEUX.—Né en 1759 ; mort en 1833.

## LE GRONDEUR.

M. GRICHARD, *vieux médecin* ; LOLIVE, *son valet* ; ARISTE,  
*frère de Grichard.*

M. Grichard. Bourreau, me feras-tu toujours frapper  
deux heures à la porte ?

Lol. Monsieur, je travaillais au jardin ; au premier coup  
de marteau j'ai couru si vite que je suis tombé en chemin.

M. Gri. Je voudrais que tu te fusses rompu le cou, double  
chien ; que ne laisses-tu la porte ouverte ?

Lol. Eh ! monsieur, vous me grondâtes hier à cause  
qu'elle l'était : quand elle est ouverte vous vous fâchez ;  
quand elle est fermée, vous vous fâchez aussi : je ne sais plus  
comment faire.

M. Gri. Comment faire !

Ar. Mon frère, voulez-vous bien. . .

M. Gri. Oh ! donnez-vous patience. Comment faire,  
coquin !

Ar. Eh ! mon frère, laissez là ce valet, et souffrez que je  
vous parle de. . .

M. Gri. Monsieur mon frère, quand vous grondez vos  
valets, on vous les laisse gronder en repos.

Ar. (à part.) Il faut lui laisser passer sa fougue.

M. Gri. Comment faire, infâme !

Lol. Oh ça, monsieur, quand vous serez sorti, voulez-vous  
que je laisse la porte ouverte ?

M. Gri. Non.

Lol. Voulez-vous que je la tienne fermée ?

M. Gri. Non.

Lol. Monsieur. . .

M. Gri. Encore ? tu raisonneras, ivrogne ?

Ar. Il me semble après tout, mon frère, qu'il ne raisonne  
pas mal ; et l'on doit être bien aise d'avoir un valet raison-  
nable.

M. Gri. Et il me semble à moi, monsieur mon frère, que  
vous raisonnez fort mal. Oui, l'on doit être bien aise d'avoir  
un valet raisonnable, mais non pas un valet raisonneur.

Lol. Morbleu ! j'enrage d'avoir raison.

M. Gri. Te tairas-tu ?

Lol. Monsieur, il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée :  
enosissez ; comment la voulez-vous ?



*M. Gri.* Je te l'ai dit mille fois, coquin. Je la veux. . . je. . . Mais voyez ce maraud-là, est-ce à un valet à me venir faire des questions ? Si je te prends, traître, je te montrerai bien comment je la veux. Vous riez, je pense, monsieur le jurisconsulte ?

*Ar.* Moi ? point. Je sais que les valets ne font jamais les choses comme on leur dit.

*M. Gri.* Vous m'avez pourtant donné ce coquin-là.

*Ar.* Je croyais bien faire.

*M. Gri.* Oh ! je croyais. Sachez, monsieur le rieur, que je croyais n'est pas le langage d'un homme bien sensé.

*Ar.* Eh ! laissons cela, mon frère, et permettez que je vous parle d'une affaire plus importante. . .

*M. Gri.* Non, je veux auparavant vous faire voir à vous-même comment je suis servi par ce pendard-là, afin que vous ne veniez pas après me dire que je me fâche sans sujet. Vous allez voir, vous allez voir. As-tu balayé l'escalier ?

*Lol.* Oui, monsieur, depuis le haut jusqu'en bas.

*M. Gri.* Et la cour ?

*Lol.* Si vous y trouvez une ordure comme cela, je veux perdre mes gages.

*M. Gri.* Tu n'as pas fait boire la mule ?

*Lol.* Ah ! monsieur, demandez-le aux voisins qui m'ont vu passer.

*M. Gri.* Lui as-tu donné l'avoine ?

*Lol.* Oui, monsieur, Guillaume y était présent.

*M. Gri.* Mais tu n'as point porté ces bouteilles de quinquina où je t'ai dit ?

*Lol.* Pardonnez-moi, monsieur, et j'ai rapporté les vides.

*M. Gri.* Et mes lettres, les as-tu portées à la poste ? Hem. . .

*Lol.* Peste, monsieur, je n'ai eu garde d'y manquer.

*M. Gri.* Je t'ai défendu cent fois de racler ton maudit violon ; cependant j'ai entendu ce matin. . .

*Lol.* Ce matin ? ne vous souvient-il pas que vous me le mîtes hier en mille pièces ?

*M. Gri.* Je gagerais que ces deux voies de bois sont encore. . .

*Lol.* Elles sont logées, monsieur. Vraiment depuis cela j'ai aidé à Guillaume à mettre dans le grenier une charretée de foin ; j'ai arrosé tous les arbres du jardin, j'ai nettoiyé les allées, j'ai bêché trois planches, et j'achevais l'autre quand vous avez frappé.

*M. Gri.* Oh ! il faut que je chasse ce coquin-là : jamais

valet ne m'a fait enrager comme celui-ci : il me ferait mourir de chagrin. Hors d'ici !

*Ar.* (*le plaignant.*) Retire-toi.

BRUEYS ET PALAPRAT.

## UNE AVENTURE EN CALABRE.

UN jour je voyageais en Calabre, c'est un pays de méchantes gens, qui, je crois, n'aiment personne, et en veulent surtout aux Français ; de vous dire pourquoi, cela serait long ; suffit qu'ils nous haïssent à mort, et qu'on passe fort mal son temps lorsqu'on tombe entre leurs mains. J'avais pour compagnon un jeune homme d'une figure. . . comme ce monsieur que nous vîmes à Rincy ; vous en souvenez-vous ? et mieux encore peut-être, je ne dis pas cela pour vous intéresser, mais parce que c'est la vérité. Dans ces montagnes les chemins sont des précipices, nos chevaux marchaient avec beaucoup de peine ; mon camarade allant devant, un sentier qui lui parut plus praticable et plus court nous égara. Ce fut ma faute ; devais-je me fier à une tête de vingt ans ? Nous cherchâmes, tant qu'il fit jour, notre chemin à travers ces bois ; mais plus nous cherchions, plus nous nous perdions, et il était nuit noire quand nous arrivâmes près d'une maison fort noire ; nous y entrâmes, non sans soupçon, mais comment faire ? Là nous trouvions toute une famille de charbonniers à table, où du premier mot on nous invita ; mon jeune homme ne se fit pas prier : nous voilà mangeant et buvant, lui du moins, car pour moi j'examinais le lieu et la mine de nos hôtes. Nos hôtes avaient bien la mine de charbonniers ; mais la maison, vous l'eussiez prise pour un arsenal ; ce n'étaient que fusils, pistolets, sabres, couteaux, coutelas. Tout me déplut, et je vis bien que je déplaisais aussi ; mon camarade, au contraire : il était de la famille, il riait, il causait avec eux ; et par une imprudence que j'aurais dû prévoir (mais quoi ! s'il était écrit. . .), il dit d'abord d'où nous venions, où nous allions, que nous étions Français ; imaginez un peu ! chez nos plus mortels ennemis, seuls, égarés, si loin de tout secours humain ! et puis, pour ne rien omettre de ce qui pouvait nous perdre, il fit le riche, promit à ces gens pour la dépense, et pour nos guides le lendemain, ce qu'ils voulurent. Enfin, il parla de sa valise, priant fort qu'on en eût grand soin, qu'on la mit au chevet de son lit ; il ne voulait point, disait-il, d'autre



traversin. Ah! jeunesse! jeunesse! que votre âge est à plaindre! Cousine, on crut que nous portions les diamants de la couronne: ce qu'il y avait qui lui causait tant de souci dans cette valise, c'étaient les lettres de sa maîtresse. Le souper fini, on nous laisse; nos hôtes couchaient en bas, nous dans la chambre haute où nous avions mangé; une soupente élevée de sept à huit pieds, où l'on montait par une échelle, c'était là le coucher qui nous attendait, espèce de nid, dans lequel on s'introduisait en rampant sous des solives chargées de provisions pour toute l'année. Mon camarade y grimpa seul, et se coucha tout endormi, la tête sur la précieuse valise; moi, déterminé à veiller, je fis bon feu, et m'assis auprès. La nuit s'était déjà passée presque entière assez tranquillement, et je commençais à me rassurer, quand, sur l'heure où il me semblait que le jour ne pouvait être loin, j'entendis au-dessous de moi notre hôte et sa femme parler et se disputer; et prêtant l'oreille par la cheminée qui communiquait avec celle d'en bas, je distinguai parfaitement ces propres mots du mari: *Eh bien, enfin voyons, faut-il les tuer tous deux?* A quoi la femme répondit: *Oui.* Et je n'entendis plus rien.

Que vous dirai-je? je restai respirant à peine, tout mon corps froid comme un marbre; à me voir, vous n'eussiez su si j'étais mort ou vivant. Ciel! quand j'y pense encore!... Nous deux presque sans armes, contre eux, douze ou quinze, qui en avaient tant! Et mon camarade mort de sommeil et de fatigue! L'appeler, faire du bruit, je n'osais; m'échapper tout seul, je ne pouvais; la fenêtre n'était guère haute, mais en bas deux gros dogues hurlant comme des loups... En quelle peine je me trouvais, imaginez-le si vous pouvez. Au bout d'un quart d'heure, qui fut long, j'entends sur l'escalier quelqu'un, et par la fente de la porte, je vis le père, sa lampe dans une main, dans l'autre un de ses grands couteaux. Il montait, sa femme après lui, moi derrière la porte; il ouvrit; mais, avant d'entrer il posa la lampe, que sa femme vint prendre; puis il entre pieds nus, et elle, de dehors, lui disait à voix basse, masquant avec ses doigts le trop de lumière de la lampe, *doucement, va doucement.* Quand il fut à l'échelle, il monte, son couteau dans les dents, et venu à la hauteur du lit, ce pauvre jeune homme étendu, offrant sa gorge découverte, d'une main il prend son couteau, et de l'autre... Ah! cousine... il saisit un jambon qui pendait au plancher, en coupe une tranche, et se retire comme il était venu. La porte se referme, la lampe s'en va, et je reste seul à mes réflexions.

Dès que le jour parut, toute la famille, à grand bruit, vint nous éveiller, comme nous l'avions recommandé. On apporte à manger, on sert un déjeuner fort propre, fort bon, je vous assure. Deux chapons en faisaient partie, dont il fallait, dit notre hôtesse, emporter l'un et manger l'autre. En les voyant je compris enfin le sens de ces terribles mots: *faut-il les tuer tous deux?* Et je vous crois, cousine, assez de pénétration pour deviner à présent ce que cela signifiait.

PAUL-LOUIS COURIER.—

Né à Paris, en 1772, mort assassiné en 1825. Il est sans contredit un des plus beaux génies dont la littérature moderne de la France puisse se glorifier.

### LA CALABRE ET LES CALABRAIS.

PAUL-LOUIS COURIER à M. de *S<sup>te</sup> Croix*, à Paris.

Mileto, 12 septembre 1806.

MONSIEUR, si l'histoire de la Grande-Grèce,\* durant ces trois derniers mois, a pour vous quelque intérêt, je vous envoie mon journal, c'est-à-dire un petit cahier, où j'ai noté en courant les hommes et les bouffonneries les plus remarquables dont j'ai été le témoin. Il est difficile d'en voir plus, en si peu de temps et d'espace.

Depuis notre jonction avec Masséna nous marchons plus fièrement et sommes un peu moins à plaindre. Nous formons l'avant-garde de cette petite armée et faisons aux insurgés la plus vilaine de toutes les guerres. Nous en tuons peu, nous en prenons encore moins. La nature du pays, la connaissance et l'habitude qu'ils en ont, font que, même étant surpris, ils nous échappent aisément; non pas nous à eux. Ceux que nous attrapons, nous les pendons aux arbres; quand ils nous prennent, ils nous brûlent le plus doucement qu'ils peuvent. Moi qui vous parle, monsieur, je suis tombé entre leurs mains: pour m'en tirer il a fallu plusieurs miracles. J'assistai à une délibération où il s'agissait de savoir si je serais pendu ou brûlé ou fusillé. Je fus admis à opiner. C'est un récit dont je pourrai vous divertir quelque jour. Je l'ai souvent échappé belle dans le cours de cette campagne; car, outre les hasards communs, j'ai fait deux fois le voyage de Reggio à Tarente,

\* Grande-Grèce, (géogr. anc.) Partie méridionale de l'Italie où se trouvaient un grand nombre de colonies grecques.



allée et retour, c'est-à-dire plus de quatre cents lieues, à travers les insurgés, seul ou peu accompagné, tantôt à pied, tantôt à cheval, quelquefois à quatre pattes, quelquefois glissant ou culbutant du haut des montagnes. C'est dans une de ces courses que je fus pris par nos bons amis.

Un jour, sur une barque, je passai près d'une frégate anglaise qui m'ayant tiré quelques coups, tous mes rameurs se jetèrent à l'eau et se sauvèrent à terre. Je restai seul comme Ulysse, comparaison d'autant plus juste que ceci m'arriva dans le détroit de Charybde, à la vue d'une petite ville qui s'appelle encore Scylla, où je ne sais que dieu me fit aborder paisiblement. J'avais coupé avec mon sabre le cordage qui tenait ma petite voile latine, sans quoi j'eusse été submergé.

J'avais sauvé, du pillage de mes pauvres nippes, ce que j'appelais mon bréviaire. C'était une Iliade de l'imprimerie royale, un tout petit volume que vous aurez pu voir dans les mains de l'abbé Barthélemy; cet exemplaire me venait de lui, et je sais qu'il avait coutume de le porter dans ses promenades. Pour moi, je le portais partout; mais l'autre jour, je ne sais pourquoy, je le confiai à un soldat qui me conduisait un cheval en main. Ce soldat fut tué et dépouillé. Que vous dirai-je, monsieur? J'ai perdu huit chevaux, mes habits, mon linge, mon manteau, mes pistolets, mon argent. Je ne regrette que mon Homère, et pour le ravoir, je donnerais la seule chemise qui me reste. C'était ma société, mon unique entretien dans les haltes et les veillées. Mes camarades en rient. Je voudrais bien qu'ils eussent perdu leur dernier jeu de cartes pour voir la mine qu'ils feraient.

Vous croirez sans peine, monsieur, qu'au milieu de pareilles aventures je n'ai eu garde de penser aux antiquités. Non que j'aie rien perdu de mon goût pour ces choses-là, mais le présent m'occupe trop pour songer au passé: un peu aussi le soin de ma peau, et les Calabrais me font oublier la Grande-Grèce. C'est encore aujourd'hui *Calabria ferax*. Remarquez, je vous prie, que depuis Annibal, qui trouva ce pays florissant, et le ravagea pendant seize ans, il ne s'est jamais rétabli. Nous brûlons bien sans doute, mais il paraît qu'ils s'y entendaient aussi. Si nous nous arrêtions quelque part, si j'avais seulement le temps de regarder autour de moi, je ne doute pas que ce pays, où tout est grec et antique, ne me fournit aisément de quoi vous intéresser et rendre mes lettres dignes de leur adresse. Il y a dans ces environs, par exemple, des ruines considérables, un temple qu'on dit de Proserpine. Les superbes marbres qu'on en a tirés sont à

quelque petite chose qu'il doit à son hôtesse, il demande en tout deux cents pistoles.

*Arg.* Deux cents pistoles?

*Scap.* Oui.

*Arg.* (*se promenant en colère.*) Allons, allons; nous plaiderons.

*Scap.* Faites réflexion. . .

*Arg.* Je plaiderai.

*Scap.* Ne vous allez point jeter. . .

*Arg.* Je veux plaider.

*Scap.* Mais pour plaider, il vous faudra de l'argent. Donnez-en la moitié à cet homme-ci, et vous voilà hors d'affaire.

*Arg.* Comment! deux cents pistoles!

*Scap.* Oui. Vous y gagnerez. J'ai fait un petit calcul, en moi-même, de tous les frais de la justice; et j'ai trouvé qu'en donnant deux cents pistoles à votre homme, vous en aurez de reste, pour le moins, cent cinquante, sans compter les soins, les pas et les chagrins que vous vous épargnerez. Quand il n'y aurait à essuyer que les sottises que disent devant tout le monde de méchants plaisants d'avocats, j'aimerais mieux donner trois cents pistoles que de plaider.

*Arg.* Je me moque de cela, et je défie les avocats de rien dire de moi.

*Scap.* Vous ferez ce qu'il vous plaira; mais si j'étais que de vous, je fuirais les procès.

*Arg.* Je me résous à donner les deux cents pistoles.

*Scap.* J'en suis ravi pour l'amour de vous.

*Arg.* Allons le trouver, je les ai sur moi.

*Scap.* Vous n'avez qu'à me les donner. Je craindrais qu'en vous faisant connaître il n'allât s'aviser de vous demander davantage.

*Arg.* Oui; mais j'aurais été bien aise de voir comme je donne mon argent.

*Scap.* Est-ce que vous vous défiez de moi?

*Arg.* Non pas; mais. . .

*Scap.* Monsieur, je suis un fourbe, ou je suis honnête homme; c'est l'un des deux. Si je vous suis suspect, je ne me mêle plus de rien, et vous n'avez qu'à chercher, dès cette heure, qui accommodera vos affaires.

*Arg.* Tiens donc.

*Scap.* Non, monsieur, ne me confiez point votre argent. Je serai bien aise que vous vous serviez de quelque autre.

*Arg.* Tiens, te dis-je. Mais songe à bien prendre tes sûretés avec lui.





*Scap.* Laissez-moi faire ; il n'a pas affaire à un sot

*Arg.* Je vais t'attendre chez moi.

*Scap.* Je ne manquerai pas d'y aller.

SCÈNE SUIVANTE.

SUJET.

*Scapin s'est aussi engagé à tirer cinq cents écus de Gêronte, père de Léandre.*

SCAPIN, GÉRONTE.

*Scap.* (faisant semblant de ne pas voir Gêronte.) O ciel ! O disgrâce imprévue ! O misérable père ! Pauvre Gêronte, que feras-tu ?

*Gêr.* (à part.) Que dit-il là de moi, avec ce visage affligé ?

*Scap.* N'y a-t-il personne qui puisse me dire où est le seigneur Gêronte ?

*Gêr.* Qu'y a-t-il, Scapin ?

*Scap.* Où pourrai-je le rencontrer pour lui dire cette infortune ?

*Gêr.* Qu'est-ce que c'est donc ?

*Scap.* En vain je cours de tous côtés pour le pouvoir trouver.

*Gêr.* Me voici.

*Scap.* Il faut qu'il soit caché dans quelque endroit qu'on ne puisse point deviner.

*Gêr.* Holà. Es-tu aveugle, que tu ne me vois pas ?

*Scap.* Ah ! monsieur, il n'y a pas moyen de vous rencontrer.

*Gêr.* Il y a une heure que je suis devant toi. Qu'est-ce que c'est donc qu'il y a ?

*Scap.* Monsieur. . . .

*Gêr.* Quoi ?

*Scap.* Monsieur, votre fils. . . .

*Gêr.* Hé bien ? mon fils. . . .

*Scap.* Est tombé dans une disgrâce la plus étrange du monde.

*Gêr.* Et quelle ?

*Scap.* Je l'ai trouvé tantôt tout triste de je ne sais quoi que vous lui avez dit, où vous m'avez mêlé assez mal à propos ; et cherchant à divertir cette tristesse, nous sommes allés nous promener sur le port. Là, entr'autres plusieurs choses, nous avons arrêté nos yeux sur une galère turque assez bien équipée. Un jeune Turc de bonne mine nous a invités à aller

à bord, et nous a présenté la main. Nous y avons passé. Il nous a fait mille civilités, nous a donné la collation, où nous avons mangé des fruits excellents, et bu du vin le meilleur qui se puisse boire.

*Gêr.* Qu'y a-t-il de si affligeant à tout cela ?

*Scap.* Attendez, monsieur, nous y voici. Pendant que nous mangions, il a fait mettre la galère en mer ; et se voyant éloigné du port, il m'a fait mettre dans un esquif, et m'envoie vous dire que, si vous ne lui envoyez par moi tout à l'heure cinq cents écus, il va vous emmener votre fils à Alger.

*Gêr.* Comment ! cinq cents écus !

*Scap.* Oui, monsieur ; et de plus, il ne m'a donné pour cela que deux heures.

*Gêr.* Ah ! le pendarde de Turc ! m'assassiner de la façon !

*Scap.* C'est à vous, monsieur, d'aviser promptement aux moyens de sauver des fers un fils que vous aimez avec tant de tendresse.

*Gêr.* Mais qu'allait-il faire dans cette galère ?

*Scap.* Il ne songeait pas à ce qui est arrivé.

*Gêr.* Va-t'en Scapin, va-t'en vite dire à ce Turc que je vais envoyer la justice après lui.

*Scap.* La justice en pleine mer ! vous moquez-vous des gens ?

*Gêr.* Mais qu'allait-il faire dans cette galère ?

*Scap.* Une méchante destinée conduit quelquefois les personnes.

*Gêr.* Il faut, Scapin, il faut que tu fasses ici l'action d'un serviteur fidèle.

*Scap.* Quoi, monsieur ?

*Gêr.* Que tu ailles dire à ce Turc qu'il me renvoie mon fils, et que tu te mettes à sa place, jusqu'à ce que j'aie amassé la somme qu'il demande.

*Scap.* Hé ! monsieur, songez-vous à ce que vous dites ? et vous figurez-vous que ce Turc ait si peu de sens que d'aller recevoir un misérable comme moi à la place de votre fils ?

*Gêr.* Mais qu'allait-il faire dans cette galère ?

*Scap.* Il ne devinait pas ce malheur. Songez, monsieur, qu'il ne m'a donné que deux heures.

*Gêr.* Tu dis qu'il demande. . . .

*Scap.* Cinq cents écus.

*Gêr.* Cinq cents écus ! n'a-t-il point de conscience ?

*Scap.* Vraiment oui, de la conscience, un Turc !

*Gêr.* Sait-il bien ce que c'est que cinq cents écus ?

*Scap.* Oui, monsieur, il sait que c'est mille cinq cents livres.



*Gér.* Croit-il, le traître, que mille cinq cents livres se trouvent dans le pas d'un cheval ?\*

*Scap.* Ce sont des gens qui n'entendent point de raisons.

*Gér.* Mais qu'allait-il faire dans cette galère ?

*Scap.* Il est vrai ; mais quoi ! on ne prévoyait pas les choses. De grâce, monsieur, dépêchez.

*Gér.* Tiens, voilà la clef de mon armoire.

*Scap.* Bon.

*Gér.* Tu l'ouvriras.

*Scap.* Fort bien.

*Gér.* Tu trouveras une grosse clef du côté gauche, qui est celle de mon grenier.

*Scap.* Oui.

*Gér.* Tu iras prendre toutes les hardes qui sont dans cette grande manne, et tu les vendras aux fripiers, pour aller racheter mon fils.

*Scap.* (en lui rendant la clef.) Hé monsieur, rêvez-vous ? Je n'aurais pas cent francs de tout ce que vous dites ; et, de plus, vous savez le peu de temps qu'on m'a donné.

*Gér.* Mais qu'allait-il faire dans cette galère ?

*Scap.* Oh ! que de paroles perdues ! Laissez là cette galère, et songez que le temps presse, et que vous courez risque de perdre votre fils. Hélas ! mon pauvre maître, peut-être que je ne te verrai de ma vie, et qu'à l'heure que je parle on t'emmène esclave à Alger ! Mais le ciel me sera témoin que j'ai fait pour toi tout ce que j'ai pu, et que, si tu manques à être racheté, il n'en faut accuser que le peu d'amitié d'un père.

*Gér.* Attends, Scapin, je m'en vais querir cette somme.

*Scap.* Dépêchez donc vite, monsieur ; je tremble que l'heure ne sonne.

*Gér.* N'est-ce pas quatre cents écus que tu dis ?

*Scap.* Non, cinq cents écus.

*Gér.* Cinq cents écus ?

*Scap.* Oui.

*Gér.* Qu'allait-il faire dans cette galère ?

*Scap.* Vous avez raison : mais hâtez-vous.

*Gér.* N'y avait-il point d'autre promenade ?

*Scap.* Cela est vrai : mais faites promptement.

*Gér.* Ah ! maudite galère !

*Scap.* (à part.) Cette galère lui tient au cœur.

*Gér.* Tiens, Scapin, je ne me souvenais pas que je viens

\* Se trouvent dans le pas d'un cheval, are so readily to be found.

justement de recevoir cette somme en or ; et je ne croyais pas qu'elle dût m'être sitôt ravie. (tirant sa bourse de sa poche, et la présentant à Scapin.) Tiens, va-t'en racheter mon fils.

*Scap.* (tendant la main.) Oui, monsieur.

*Gér.* (retenant sa bourse, qu'il fait semblant de vouloir donner à Scapin.) Mais dis à ce Turc que c'est un scélérat.

*Scap.* (tendant encore la main.) Oui.

*Gér.* (recommençant la même action.) Un infâme.

*Scap.* (tendant toujours la main.) Oui.

*Gér.* Un homme sans foi, un voleur.

*Scap.* Laissez-moi faire.

*Gér.* Qu'il me tire cinq cents écus contre toute sorte de droit.

*Scap.* Oui.

*Gér.* Et que, si jamais je l'attrape, je saurai me venger de lui.

*Scap.* Oui.

*Gér.* (remettant sa bourse dans sa poche, et s'en allant.)

Va, va vite, requérir mon fils.

*Scap.* (courant après Géronte.) Holà, monsieur.

*Gér.* Quoi ?

*Scap.* Où est donc cet argent ?

*Gér.* Ne te l'ai-je pas donné ?

*Scap.* Non vraiment ; vous l'avez remis dans votre poche.

*Gér.* Ah ! c'est la douleur qui me trouble l'esprit.

*Scap.* Je le vois bien.

*Gér.* Qu'allait-il faire dans cette galère ? Ah maudite galère ! traître de Turc !

*Scap.* (seul.) Il ne peut digérer les cinq cents écus que je lui arrache.

MOLIÈRE.

### LE MEUNIER, SON FILS, ET L'ÂNE.

Contenter tout le monde !

Écoutez ce récit . . .

J'AI lu dans quelque endroit, qu'un meunier et son fils, L'un vieillard, l'autre enfant, non pas des plus petits, Mais garçon de quinze ans, si j'ai bonne mémoire, Allaient vendre leur âne, un certain jour de foire. Afin qu'il fût plus frais et de meilleur débit, On lui lia les pieds, on vous le suspendit : Puis cet homme et son fils le portent comme un lustre.



Pauvres gens ! idiots ! couple ignorant et rustre !  
 Le premier qui les vit, de rire s'éclata ;  
 Quelle farce, dit-il, vont jouer ces gens-là ?  
 Le plus âne des trois n'est pas celui qu'on pense.  
 Le meunier, à ces mots, connaît son ignorance :  
 Il met sur pieds sa bête, et la fait détalier.  
 L'âne, qui goûtait fort l'autre façon d'aller,  
 Se plaint en son patois. Le meunier n'en a cure ;\*  
 Il fait monter son fils, il suit : et, d'aventure,  
 Passent trois bons marchands. Cet objet leur déplut.  
 Le plus vieux, au garçon s'écria tant qu'il put :  
 Oh ! là ! oh ! descendez, que l'on ne vous le dise,  
 Jeune homme, qui menez laquais à barbe grise !  
 C'était à vous de suivre, au vieillard de monter.  
 Messieurs, dit le meunier, il faut vous contenter.  
 L'enfant met pied à terre, et puis le vieillard monte.  
 Quand trois filles passant, l'une dit : C'est grand'honte  
 Qu'il faille voir ainsi clocher ce jeune fils,  
 Tandis que ce nigaud, comme un évêque assis,  
 Fait le veau sur son âne, et pense être bien sage.  
 Il n'est, dit le meunier, plus de veaux à mon âge :  
 Passez votre chemin, la fille, et m'en croyez.  
 Après maints quolibets, coup sur coup renvoyés,  
 L'homme crut avoir tort, et mit son fils en croupe.  
 Au bout de trente pas, une troisième troupe  
 Trouve encore à gloser. L'un dit ; Ces gens sont fous !  
 Le baudet n'en peut plus ; il mourra sous leurs coups.  
 Hé quoi ! charger ainsi cette pauvre bourrique !  
 N'ont-ils point de pitié de leur vieux domestique ?  
 Sans doute qu'à la foire ils vont vendre sa peau.  
 Parbleu ! dit le meunier, est bien fou du cerveau  
 Qui prétend contenter tout le monde et son père.  
 Essayons toutefois si par quelque manière  
 Nous en viendrons à bout. Ils descendent tous deux.  
 L'âne se prélassant† marche seul devant eux.  
 Un quidam les rencontre, et dit : Est-ce la mode  
 Que baudet aille à l'aise, et meunier s'incommode ?  
 Qui de l'âne ou du maître est fait pour se lasser ?  
 Je conseille à ces gens de le faire enchâsser.  
 Ils usent leurs souliers, et conservent leur âne !  
 Nicolas, au rebours : car, quand il va voir Jeanne,

\* C'est-à-dire, ne s'en met point en peine.

† Prenant l'air grave et majestueux d'un prélat.

Il monte sur sa bête ; et la chanson le dit.  
 Beau trio de baudets ! Le meunier repartit :  
 Je suis âne, il est vrai, j'en conviens, je l'avoue ;  
 Mais que dorénavant on me blâme, on me loue,  
 Qu'on dise quelque chose, ou qu'on ne dise rien,  
 J'en veux faire à ma tête. Il le fit, et fit bien.

Quant à vous, suivez Mars, ou l'Amour, ou le prince ;  
 Allez, venez, courez ; demeurez en province ;  
 Prenez femme, abbaye, emploi, gouvernement :  
 Les gens en parleront, n'en doutez nullement.

LA FONTAINE.

### SCÈNE DE L'OBSTACLE IMPRÉVU.

COMÉDIE DE DESTOUCHES.

PASQUIN, CRISPIN.

*Pasq. (à lui-même.)* Allons, Pasquin, du courage. Voici occasion de venger ton honneur.

*Crisp. (à lui-même.)* Allons, Crispin. Te voilà en présence, il faut bourrer ton homme.

*(Ils enfoncent tous deux leur chapeau, et se regardent fièrement. Crispin met des gants de buffle, Pasquin en met aussi.)*

*Pasq.* Voilà un drôle qui me paraît vigoureux.

*Crisp.* Voilà un pendard qui fait bonne contenance.

*Pasq. Courage. (haut.)* N'est-ce pas là cet homme qui est amoureux de Nérine ?

*Crisp.* Allons, mon enfant, de la vigueur. *(haut.)* N'est-ce pas là ce maroufle qui m'a soufflé Nérine ?

*Pasq.* C'est lui-même, et je ne l'ai pas assommé !

*Crisp.* C'est lui, et je le laisse vivre !

*Pasq.* Allons, je vais l'expédier.

*Crisp.* Je veux vaincre ou mourir.

*Pasq. (à part.)* Commençons par l'insulter ; il faut que tout se fasse dans les formes. *(haut.)* Voilà un visage que je suis bien las de voir.

*Crisp.* Voilà un faquin qui me fatigue bien la vue.

*Pasq. (à part.)* Cet homme-là n'entend point raillerie.

*Crisp. (à part.)* J'ai bien peur qu'il ne me fasse bonne résistance.

*Pasq. (mettant la main sur la garde de son épée.)* Voyons s'il a du courage.



*Crisp.* (faisant de même.) Tâtons un peu sa vigueur.

*Pasq.* (haut.) Avance.

*Crisp.* (haut.) Avance toi-même.

*Pasq.* Je t'attends.

*Crisp.* Et moi aussi.

*Pasq.* C'est à toi à m'attaquer.

*Crisp.* Non, c'est à toi.

(Ils font mine de tirer l'épée, et s'écartent pour dire ce qui suit.)

*Pasq.* Crois-moi, mon enfant, retire-toi.

*Crisp.* Retire-toi, toi-même.

*Pasq.* Je ne te ferai point de quartier.

*Crisp.* Je vais te mettre sur le carreau.

*Pasq.* Toi ! Tu n'es qu'un bellâtre.

*Crisp.* Tu n'es qu'un misérable.

*Pasq.* Un lâche.

*Crisp.* Un poltron.

*Pasq.* (lui donnant un soufflet.) Moi, poltron ?

*Crisp.* (le lui rendant.) Moi, lâche ?

(Ils mettent l'épée à la main, et se repoussent en reculant.)

*Pasq.* Vous reculez.

*Crisp.* Et vous aussi.

*Pasq.* C'est pour gagner du terrain.

*Crisp.* Et moi, pour mieux sauter.

(Ils s'avancent, et se regardent tous deux en tremblant.)

*Pasq.* Je tremble pour ta vie.

*Crisp.* Et moi pour la tienne.

*Pasq.* (à part.) S'il pouvait s'enfuir !

*Crisp.* (à part.) Si la peur le pouvait prendre !

*Pasq.* (à part.) Ma valeur commence à me quitter.

*Crisp.* (regardant de tous côtés.) Ne viendra-t-il personne pour nous séparer.

*Pasq.* Il faut faire du bruit.

*Crisp.* Je vais crier comme un enragé.

*Crispin et Pasquin.* (se poussant des bottes de loin.) Point e quartier. Tue, tue.

*Pasq.* (à part.) Il ne vient pas une âme.

*Crisp.* (à part.) Ils nous laisseront égorger. (haut.) Puisqu'on ne vient pas nous séparer, je suis d'avis que nous finissions le combat.

*Pasq.* (haut.) Vous avez raison ; nous avons fait notre devoir.

*Crisp.* Je vous en réponds.

*Pasq.* Je vous ai donné un soufflet, vous me l'avez rendu chaudement.

*Crisp.* Nous avons mis l'épée à la main en braves gens.

*Pasq.* Nous nous sommes battus comme des enragés.

*Crisp.* La valeur ne peut pas aller plus loin.

*Pasq.* Voilà tout ce qui s'y peut faire. Si vous voulez, pourtant, nous recommencerons.

*Crisp.* Non, nous sommes d'égale force : nous nous battons deux heures que nous ne nous tuerions pas. Voilà assez de sang répandu.

*Pasq.* Allons nous faire panser.

*Crisp.* Allons plutôt boire, nous en avons besoin ; la valeur altère furieusement. C'est la coutume des braves gens de boire ensemble après qu'ils se sont mesurés.

*Pasq.* Vous avez raison ; allons, César.

*Crisp.* Marchons, Pompée.

## L'ÎLE DE SAINT-PIERRE.

PAR JEAN-JACQUES ROUSSEAU.

[JEAN-JACQUES ROUSSEAU, le plus éloquent écrivain du 18<sup>e</sup> siècle, naquit à Genève en 1712, et mourut à Ermenonville près de Paris en 1788. Il était fils d'un horloger. Dès sa jeunesse il montra un amour ardent pour la liberté, amour qu'il nourrit par la lecture de Tacite et de Plutarque. Son style est d'une rare perfection. Il réunit tous les mérites d'un prosateur parfait. Il a la plus grande clarté et son expression est simple, énergique et parfaitement ajustée à la matière. On sait que J.-J. ROUSSEAU travaillait avec lenteur, et corrigeait beaucoup ses écrits.]

DE toutes les habitations où j'ai demeuré (et j'en ai eu de charmantes), aucune ne m'a rendu si véritablement heureux, et ne m'a laissé de si tendres regrets, que l'île de Saint-Pierre au milieu du lac de Bièvre. Cette petite île, qu'on appelle à Neufchâtel l'île de la Motte, est bien peu connue même en Suisse. Aucun voyageur, que je sache, n'en fait mention. Cependant elle est très agréable et singulièrement située pour le bonheur d'un homme qui aime à se circonscrire ; car quoique je sois peut-être le seul au monde à qui sa destinée en ait fait une loi, je ne puis croire être le seul qui ait un goût si naturel, quoique je ne l'ai trouvé jusqu'ici chez nul autre.

Les rives du lac de Bièvre sont plus sauvages et plus romantiques que celles du lac de Genève, parce que les rochers et les bois y bordent l'eau de plus près ; mais elles ne sont